

CONCLUSIONS. AUSCHWITZ, UN DEVOIR D'AVENIR

IRICE | *Les cahiers Irice*

2011/1 - n°7
pages 117 à 122

ISSN 1967-2713

Article disponible en ligne à l'adresse:

<http://www.cairn.info/revue-les-cahiers-irice-2011-1-page-117.htm>

Pour citer cet article :

« Conclusions. Auschwitz, un devoir d'avenir »,
Les cahiers Irice, 2011/1 n°7, p. 117-122.

Distribution électronique Cairn.info pour IRICE.

© IRICE. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Conclusions

Auschwitz, un devoir d'avenir

Comment oser parler du « futur d'Auschwitz » ? quelle idée effroyable ! Jean-Charles Szurek a eu raison de souligner que ce titre peut légitimement indigner. S'il faut en effet bien espérer une chose, c'est que la Shoah n'ait pas d'avenir. Elle en a eu un pourtant et en aura peut-être encore. Des massacres, des « purifications ethniques » et même des génocides ont eu lieu après 1945. Alors, pour que la réalité du phénomène criminel d'Auschwitz n'ait pas d'avenir, il faut peut-être en parler, en entretenir et en transmettre la mémoire. Si « futur d'Auschwitz » il doit y avoir, ce n'est pas celui du crime, c'est celui de son musée, c'est aussi la question de la postérité de la mémoire de la Shoah.

Rien n'est simple pourtant. L'évocation du pire dans le passé n'empêche pas automatiquement le mal à venir, ne serait-ce que parce qu'il prend des formes différentes. Pour nécessaire qu'il soit le cri du « plus jamais ça ! » n'est pas nécessairement fécond. Cette question de la productivité et/ou de la contre-productivité de la mémoire, les historiens sont bien obligés de se la poser. Au cœur des communications précédentes, se trouvent les interrogations essentielles : pourquoi, pour quoi et comment gérer la mémoire, ou mieux, les traces d'Auschwitz ? Quelles sont, quelles doivent être les responsabilités des uns et des autres, chercheurs, archivistes, artistes, cinéastes, documentaristes, muséographes ? Ces quelques remarques conclusives ne pourront pas rendre compte de la richesse de ce travail collectif. Elles se limitent à quelques réflexions sur les mots, sur le sens et sur le temps ou les régimes de temporalité.

Les mots, d'abord. Comme l'a déjà dit Annette Wieviorka, l'UMR IRICE - Identités, Relations internationales et civilisations de l'Europe -¹, a inclus le terme de « traces » dans un de ses axes de recherche : « Vivre avec l'autre, traces de guerre, réparations et enjeux de la réconciliation ». Le mot « traces de guerre » a l'avantage d'être plus large que celui de « mémoire des guerres ». Parce que les mémoires sont elles-mêmes des traces, elles n'ont pas toujours besoin d'autres traces pour se construire et

¹ Unité mixte de recherche (CNRS, Universités de Paris 1 Panthéon-Sorbonne et Paris 4 Sorbonne).

elles en laissent de côté ; et il y a des traces qui ne fabriquent pas automatiquement de la mémoire, non point parce qu'elles sont oubliées ou occultées – oubli et occultation font partie de la mémoire –, mais parce qu'elles n'ont pas – encore – donné de prise à celle-ci, parce qu'elles n'ont pas été investies de sens. Le film *Archeologia* d'Andrzej Brzozowki (1967), présenté et commenté par Ania Szczepanska, montre merveilleusement ce que l'on entend par « traces de guerre ». Silencieux, sans paroles, sans pathos, il montre des mains et des gens qui fouillent dans la terre, selon la méthode archéologique scientifique de l'époque, pour déterrer des objets qui à la limite n'ont aucun sens : une cuiller, un verre de lunette, des dents, des cartes à jouer, des lettres, des billets, des pièces de monnaie, une montre à gousset, une poupée, un casse-noix, un dé à coudre, une croix, du rouge à lèvres, etc. La narration est sobre et la focale finit par s'élargir pour dévoiler les barbelés qui donnent du sens. Derrière ces objets, il y a, ou plutôt il y avait, des hommes et des femmes, dont il ne reste que ces traces, dont l'insignifiance première contraste avec la signification soudaine qu'on leur donne quand vient la conscience de ce qui s'est passé. Là réside à la fois la force et les difficultés de la gestion des traces et de la mémoire de ce sinistre endroit.

Attardons-nous en effet encore sur les mots. Auschwitz est à la fois un « lieu » et un « site » de mémoire. Un lieu de mémoire, selon la terminologie de Pierre Nora, n'est pas forcément un lieu physique. Il peut être informel, symbolique ou être un modèle reflétant ou éveillant de la mémoire partout, nulle part ou dans plusieurs sites. Auschwitz, parce que c'est devenu – tardivement, d'ailleurs – le paradigme de la Shoah, est un lieu qui résume, symbolise, synthétise toutes les traces susceptibles d'entrer dans le processus mémoriel. Un site de mémoire, c'est autre chose : c'est physique, c'est précisément la mémoire *in situ* avec sa spécificité qui n'est pas nécessairement facile à universaliser. Il est possible de reprendre la question de Sophie Wahnich en la formulant d'une façon provocante : est-ce bien raisonnable d'organiser un lieu de mémoire sur un site de mémoire ? En tout cas, une telle installation oblige à un traitement différent qui tienne compte à la fois de la particularité du site et de la capacité de résonance générale du lieu qui met en écho tous les autres sites de la même tragédie. De ce point de vue, le « lieu » fonctionne, puisque, nous dit Piotr Cywinski, un visiteur américain dont le père est mort à Bergen-Belsen, vient à Auschwitz pour voir le symbole des symboles. Rien n'est simple, cependant. Tal Bruttman, à juste titre, rappelle qu'Auschwitz est en Pologne, mais que les Polonais ne le visitent pas comme un lieu d'extermination, mais

comme un camp de concentration, à la différence des Français qui y voient un centre de mise à mort de leurs Juifs. La mémoire des Juifs de Pologne s'inscrit ailleurs, là où ils ont disparu en masse, plutôt à Treblinka ou à Belzec. Un même lieu ne parle pas de la même manière à tout le monde.

D'où la question du sens. Sophie Wahnich et Piotr Cywinski se demandent si Auschwitz aura pour toujours du sens, si le site cessera un jour de « parler ». Tous deux mentionnent aussi le couple nécessaire pour faire durer le « sens » : l'émotion et le message, ou le rapport entre émotion et politique (Sophie Wahnich). Comment concilier les deux ? Pour que le message définisse le « sens » et interpelle la conscience, il faut au préalable de la connaissance. Là intervient le travail de l'historien, qui se veut scientifique, au-dessus des émotions. Celles-ci sont pourtant nécessaires : le message est important, mais un message sans émotion peut-il être transmis et s'inscrire dans la durée ? C'est là le difficile travail du muséographe qui doit concilier les deux composantes.

De plus, le sens a évolué dans le temps. Dans les années 1960 et même encore en 1972, ne figure aucune mention de l'extermination des Juifs (Éva Weil). C'est un sens qui s'est construit lentement et il est extraordinaire de constater qu'il a fallu beaucoup plus d'années – entre trente et trente-cinq ans – pour comprendre le crime dans toute son étendue qu'il n'en a fallu pour le perpétrer : trois ans et demi. La mémoire communiste en Pologne renforce la tendance, avec sa volonté de diluer Auschwitz dans l'universel et de promouvoir le combat « antifasciste » sur des bases générales sans allusion aux victimes juives. Jean-Charles Szurek insiste sur le fait qu'Auschwitz n'est pas seulement un lieu de mémoire ; c'est aussi un lieu d'histoire de la mémoire, avec ses errements, ses tâtonnements et ses difficultés pour comprendre le phénomène. Piotr Cywinski pose la question : que fait-on avec toutes ces perceptions inexactes ou incomplètes ? Ces « erreurs de mémoire » ou « de représentation de mémoire » font partie de notre histoire. À l'inverse, lorsque le génocide est appréhendé dans toute son ampleur dans les années 1970 et 1980, de nouveaux processus d'identification victimaire se mettent en place : avec la conscience de la spécificité de la Shoah, comment ne pas donner dans la mémoire communautaire ? comment ne pas perdre l'universel si nécessaire pour la transmission du message et de l'émotion à l'échelle de l'humanité ? mais comment faire aussi que le maintien du lien avec l'universalité n'efface pas à nouveau la

spécificité du génocide des Juifs ? La marge de manœuvre est bien étroite.

Le sens n'est pas le même selon l'espace, nous l'avons dit, selon la nationalité des visiteurs. Je puis rapporter le témoignage d'un professeur qui a conduit ses élèves de Boulogne-Billancourt à Birkenau, ceux-ci ont été choqués par l'attitude triomphaliste de jeunes scouts israéliens déployant et tournoyant le drapeau d'Israël sur le site. Éva Weil nous a parlé aussi du difficile dialogue des Carmélites avec elle-même et Mgr Gaillot lors de leur voyage en 1989.

Ce qui frappe aussi c'est, depuis la fin du XX^e siècle et le début du XXI^e, l'énorme croissance du nombre de visiteurs, venus de tous les continents, avec un tournant en 2005, lors du 60^e anniversaire de la libération du camp (Anna Sommer). Peut-on parler pour autant de « mondialisation de la mémoire » ?² Et, celle-ci ouvre-t-elle la voie à une universalisation qui prépare à une plus grande communicabilité ? Il ne le semble pas, car cette notion de mondialisation implique un minimum d'intégration et de transnationalisation, ce qui n'est pas le cas. Il faudrait plutôt employer le terme d'« internationalisation ». Les nationalités des touristes sont de plus en plus variées, mais chacun reste dans sa logique et sa mémoire nationales. De ce point de vue, les barrières et les frontières mentales ne tombent pas. Aux sens différents d'Auschwitz pour les Français et les Polonais, donc à l'intérieur de l'Europe, il convient d'ajouter les perceptions des visiteurs venus d'autres continents. Terrible est la phrase prononcée par un Coréen, rapportée par Piotr Cywinski : en venant ici, « je veux comprendre l'Europe ». Il ne dit pas « Je cherche à comprendre l'humanité, je cherche ce qu'il y a d'humain et donc d'inhumain en elle ». Non, il cherche ce qu'il y a d'europpéen, ce qui a pu conduire la civilisation européenne à ce crime absolu. Cette « sentence », typiquement extra-européenne, tombe comme un couperet sur l'arrogance des Européens qui ont longtemps cru à la supériorité de leur culture. Bref, les processus d'identification sont complètement différents selon les espaces de référence. Dans cette anarchie de sens, comment éviter que le couple « émotion et politique » ne fasse parfois d'Auschwitz un lieu d'incommunicabilité suprême ?

Finalement, important est le régime de temporalité et d'historicité dans lequel le sens d'Auschwitz s'inscrit. Personne heureusement, n'a parlé ici de « devoir de mémoire ». Les historiens ont raison de se méfier

² Henry Rousso, « Vers une mondialisation de la mémoire », *Vingtième siècle. Revue d'histoire*, n° 94, 2007/2.

de cette expression. Obliger les gens à se remémorer c'est tuer à coup sûr la mémoire, c'est la figer et l'enfermer dans le passé pour le passé. En revanche, lui préférer un « devoir d'histoire », c'est-à-dire s'obliger à soumettre la mémoire à la critique historique, c'est se donner une chance de la renouveler, de l'enrichir et de l'actualiser sans cesse, avec les interrogations du présent, voire les perspectives d'avenir. L'exercice se fait dans les collèges et les lycées depuis que la Shoah figure dans les programmes scolaires à partir des années 1980 (Hubert Tison). Le devoir d'histoire, c'est également s'interdire les tabous. Quelle que soit la spécificité de la Shoah, il faut oser la faire entrer dans l'histoire comparée ou croisée, dans la comparaison avec d'autres crimes, qu'il s'agisse des crimes nazis – Oradour dont nous parle Jean-Jacques Fouché ou le camp de Salaspils près de Riga, évoqué par Fabrice Virgili –, des crimes de la Seconde Guerre mondiale en Asie, ou des crimes qui ont été perpétrés après 1945. Certes, nombreuses sont les embûches. Grande est l'illégitimité de comparer à la solution finale tout manquement aux droits de l'homme, et cette banalisation est tout à la fois anachronique et honteuse. Mais tout aussi dangereux est de crier trop fort à l'illégitimité de la comparaison pour couvrir des crimes sous prétexte qu'ils sont moins graves qu'Auschwitz. Il faut oser aussi convoquer l'art et les artistes pour nous présenter et représenter Auschwitz le plus librement possible. Roberto Benigni a ouvert une belle brèche en 1997 avec son film *La vie est belle*, brèche qu'il convient d'élargir. Quand on rit ou quand on fait rire non point de la Shoah, mais à propos de la Shoah, c'est que la partie est en passe d'être gagnée : l'histoire remplace la mémoire, la distance devient compatible avec l'émotion. Enfin, Piotr Cywinski souligne qu'il ne faut surtout pas oublier les bourreaux et leur point de vue. Charles Browning a fait une œuvre historique salutaire en montrant comment « des hommes ordinaires », les 500 policiers du 101^e bataillon de réserve, la plupart originaires de Hambourg, de milieux ouvriers, relativement peu imprégnés de culture nazie, votant probablement à gauche avant 1933, ont été capables, dans la région de Lublin en 1942-1943, de tuer par balles 38 000 juifs polonais et d'en déporter 45 000 vers le camp d'extermination de Treblinka³. Il y a un « devoir d'histoire » de ne pas déshumaniser les bourreaux, de montrer leur vérité. « Le ventre est encore fécond d'où a surgi la bête immonde », nous dit Brecht, et cette

³ Charles R. Browning, *Des hommes ordinaires. Le 101^e bataillon de réserve de la police allemande et la solution finale en Pologne*, Paris, Les Belles Lettres, 1994, réédition, Tallandier, coll. « Texto », 2007.

bête n'aura jamais le même visage, et pourtant elle aura toujours figure humaine. Déshumaniser les bourreaux du passé c'est s'assurer de ne pas reconnaître les bourreaux potentiels du présent. Voilà pourquoi est urgente la rupture avec le « devoir de mémoire » qui, en insistant davantage sur le processus d'identification victimaire, fabrique de la complaisance et de la bonne conscience à bon marché : je m'identifie avec la victime et je ne pourrai donc jamais être un bourreau. L'histoire et la muséographie d'Auschwitz ne doivent pas conforter et reconforter, mais au contraire susciter des questions de conscience. Alors, elles pourront nous éloigner de la complaisance dans le passé et du présentisme de la douleur. Elles pourront être socialement utiles dans l'amélioration de la gestion du « Plus jamais ça ! ». Le futur d'Auschwitz réside bien, non dans le devoir de mémoire, mais dans un devoir d'avenir.